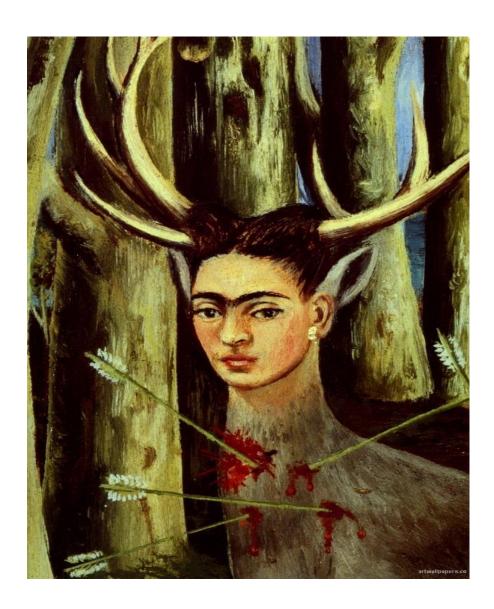
Le Parcours Initiatique

Rendu de mémoire, Alexia Hébrard



" Il faut pouvoir aller au-delà de l'histoire, que cela devienne un évènement initiatique" Krystian Lupa

INTRODUCTION

Quelles étapes de vérité nécessite l'écriture d'une fiction ?

Quels chemins mènent à l'écriture, et plus précisément, à la création ? Le début de réflexion pour ce mémoire est une question : Qu'ai-je envie de livrer de moi-même pour parvenir à écrire ce mémoire, et en voyant plus loin encore, pour écrire et créer un solo ? Comment dois-je réfléchir, pour trouver ce qui me touche et ce que je pense être bon à partager ? Dans ces précédentes questions, le sujet est « je ». Ce « Je » est un matériau de travail qui se révèle être important. Et au début de ce travail, il est au cœur de ma réflexion.

Voici le point de départ. Pour avoir des envies, il faut sentir. Il faut se sentir : sentir son désir, son envie, ses réflexions. Bref. Il faut essayer de ne pas être trop emmêlé. Or, mon début d'écriture commença dans une période de doutes. C'était le 1^{er} confinement. Le travail de mon mémoire coïncidait donc avec mon propre travail. Je ne pouvais pas faire autrement, j'étais obligé de lier les deux. Au fur et à mesure de l'écriture et des réflexions, j'ai réussi à dégager quelques axes de réflexion qui démêlait un peu tout cela. Les voici :

J'ai commencé par mener une réflexion sur les lieux, plusieurs lieux de mon enfance, et un tout particulièrement. Le village de Saint-Bonnêt-le-Château où j'allais visiter beaucoup ma famille. J'ai ensuite trouvé deux autres lieux au cours du confinement qui ont éclairés des choses. J'allais très souvent me balader dans une forêt près de chez moi qui m'a ouverte à la réflexion. Et le dernier lieu est un café extérieur qui était situé au bout de ce chemin de forêt.

Ces différents lieux m'ont amené énormément de réflexion.

Ces différents lieux m'ont fait me découvrir différente. Trois fois différente.

Ces différents lieux ont fini par me donner de l'imagination, car ils ont débloqué des envies, car ils m'ont débloqué de certaines choses de moi-même.

Ces différents lieux m'ont donné envie de créer un objet artistique.

Sans ces 3 endroits, jamais je n'aurai eu envie. Je parle d'envie, pour tout et partout. Je parle d'envie de vivre, d'envie d'écrire, d'envie de rire, de mourir, de chanter, d'imaginer.

Dans cet écrit, je souhaite partager avec vous les étapes qui m'ont amené à avoir envie, à trouver mes obsessions de travail. Plus précisément, je veux partager avec vous les différentes étapes personnelles qui m'ont permises d'accéder à un chemin d'imaginaire, donc d'écriture, donc de création.

Il y aura 4 parties à ce mémoire :

- I) Rouvrir une mémoire
- II) Rouvrir une sensibilité
- III) Rouvrir une imagination
- IV) Trouver l'obsession

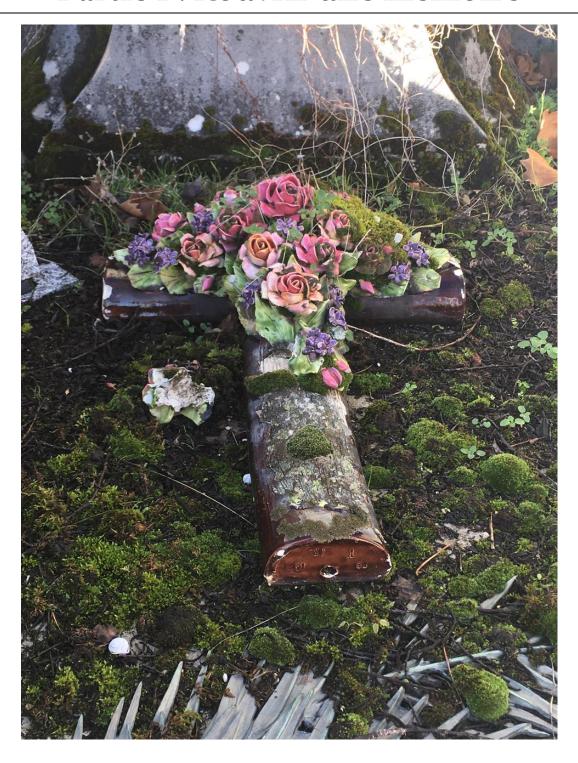
Ce que j'ai cherché tout au long de ma réflexion, c'est à ne plus mentir, pour rien. Le mensonge détruit les envies, les désirs, les intérieurs et les extérieurs des autres et de soi-même. Un processus de vérité m'était nécessaire pour parvenir à penser à ce solo. Être seule, créer seule, c'est exigeant, il faut pouvoir s'interroger au plus proche, sinon on passe à côté des sujets qui nous intéressent par peur de soi-même. Et au (bientôt) sortir de cette école, je ne veux pas me dire que cela puisse me bloquer. La possibilité de créer ne me sera donnée que si je questionne les choses, que je ne campe pas sur des positions que j'ai tiré d'une éducation.

Ce mémoire à un but : analyser un processus intérieur afin de trouver mon désir et mon sujet ultime du moment, pour ensuite écrire une fiction qui soit riche de mes propres histoires, mais qui ne soit pas autobiographique. Mon souhait n'est pas d'écrire ce genre de récit, je souhaite basculer dans la fiction à l'aide de ce travail sur ces lieux. La finalité sera la présentation de ce solo. Ce mémoire continuera donc jusqu'à sa présentation. Mais par écrit, je souhaite vous faire partager mes réflexions dans cet ordre :

Parler aux morts, Parler à la nature, Libérer l'imagination, pour commencer à écrire pour quelqu'un d'autre.

« L'artiste dans une œuvre doit être comme Dieu dans la création : invisible et tout puissant : qu'on le sente partout, qu'on ne le voit nulle part » FLAUBERT

Partie I : Rouvrir une mémoire



Premier lieu. Saint-Bonnêt-le-château.



Saint-Bonnêt-le-château, Région Auvergne-Rhône-Alpes, 1527 habitants. Ses habitants, auparavant appelés les Cacamerlots, sont désormais nommés les Sambonitains.

C'est un endroit qui s'est beaucoup transformé dans mon imaginaire, et qui revêt à tour de rôle la joie ou la tristesse des évènements qui ont eu lieu là-bas. Village de mon enfance, capitale mondiale de la pétanque, où j'allais visiter mon arrière-grand-mère. Visiter aussi le cimetière. Beaucoup de femmes de ma famille sont enterrées là-bas. Il y a un parc pour enfants où j'ai beaucoup joué, une ancienne ligne de chemin de fer qui n'est plus desservi, un bureau de tabac, et des rues pavés avec des portes d'entrées d'immeubles toutes petites. Seul des enfants pourraient les passer sans se courber. Ou certaines vieilles personnes, qui seraient devenues très petites. Or, plus les années passent, plus ce village se teinte de tristesse. Reste le souvenir de quelques joies passées, que je ne connaîtrais plus. Mais j'y suis attachée, je m'y sens toujours un peu chez moi. Dans un chez moi triste mais que je ne déteste pas. Mon idée de la tristesse est rattachée à l'idée du beau. Ce village est beau. Ces dernières années, j'ai commencé à y aller toute seule pour la première fois. Cette démarche est un petit évènement. C'est étrange de commencer à vivre ça, on se sent très adulte. Avant, je n'avais jamais envie d'aller là-bas, à chaque fois ça me rendait triste, et je ne comprenais pas très bien l'utilité de se rendre triste volontairement. Je me disais juste : il faut y aller car c'est du respect. Et puis les années passent, et aller au cimetière ce n'est plus quelqu'un qui me l'impose, c'est moi qui le décide. Que se passe-t-il pour que je m'inflige cette tristesse-là, que j'avais toujours repoussé?

Lors de notre stage de cinéma avec Frédéric Fonteyne, au cours d'un entretien, il m'a posé cette question : « Crois-tu à l'existence des fantômes ? », ce à quoi j'ai répondu « Non, mais j'aimerai bien. Je veux changer ». Je pense que la rationalité tue, ou me tue. J'ai été élevée avec une vision très rationnelle du monde. Je m'explique : parler à une pierre est très bizarre, aller dans un endroit triste quand je pourrais aller dans un endroit joyeux ne sert à rien. C'est la politique de se faire du bien à tout prix, d'aller se changer les idées quelque part ailleurs s'il le faut. En d'autres termes, ca ne sert à rien de se confronter, de rouvrir des plaies. Elles sont là de toute façon, alors autant ne pas les mettre sous la lumière, je les ordonne et les range d'une certaine manière, et je continue à vivre. C'est comme ça, c'est la vie, on n'y peut rien. Tout le monde est malheureux, tout le monde à ses malheurs, ça ne sert à rien d'en parler plus que ça. Et je me retrouve au moment où je n'arrive plus à fonctionner comme ça. Tout ce en quoi je croyais ne tient plus trop debout. Pour pouvoir écrire, je dois aller chercher certaines choses en moi. Cela ne veut pas dire rouvrir des plaies, mais juste utiliser certaines parties de mon intimité qui sont liées à mes désirs de création. Je dois donc m'émanciper, pour pouvoir penser par moi-même. J'ai la liberté de penser autrement si je le veux. J'ai besoin de croire en autre chose, j'ai besoin de croire que si je parle à la pierre je suis écoutée, si je sens le vent tourner c'est que quelque chose ne va pas. J'ai envie de sentir des signes, j'ai envie de ça. Sinon tout est trop triste.

Je dirai que cette démarche-là est un peu la base de mes recherches pour ce mémoire. Comment modifier ma vision du monde, pour devenir plus sensible ? Comment chercher ailleurs que dans « les morts sont morts et c'est tout », « les arbres c'est vert et c'est tout ».

Mon grand-père dit toujours que St-Bonnêt est un lieu oublié. C'est le lieu des oubliés. Lui voit ça sous un angle plutôt politique, et moi je vois ça sous un angle émotionnel. Jusqu'à présent pour moi, c'était exactement ça. Les oubliés c'est-à-dire les morts, sont tous là-bas.





2018:

En ce jour de noël 2018, je vais à St-bonnet-le-château avec mon grand-père et ma sœur. Nous allons chercher des fleurs, puis allons les déposer au cimetière, à ma mère, ma grand-mère, et mon arrière-grand-mère. Nous déambulons entre les allées car il faut aller voir tout le monde. Puis nous faisons une petite balade dans le village, la même que nous faisons chaque année. Nous passons devant une église. J'ai un flash. Cette église, c'est celle où nous avons enterré ma mère. Je m'arrête nette, et je revois tout. Je revois tout, j'avais tout oublié. Cette église, j'y suis repassée une dizaine de fois depuis, et je n'ai jamais remarqué que c'était là. Je suis choquée. Comment j'ai pu passer autant de fois devant ce lieu sans me rendre compte que c'était ici ? Tout d'un coup je suis prise d'une émotion, je pense que je dois avoir occulté beaucoup de choses. Je dois rouvrir une certaine mémoire, j'ai l'impression que je ne me souviens de rien. C'est comme si j'avais tout bloqué, que je préférais ne pas me rappeler. Même les lieux, les endroits où il y a eu de gros évènements, je ne les reconnais pas. Ce jour-là, j'ai été mise face à mon propre mécanisme de défense. Et à partir de là, c'est comme si mon désir de connaissance s'inversait. Ce souvenir m'a fait réaliser que j'ai un énorme manque de souvenir que je veux faire remonter.

<u> 2019 :</u>

Toujours noël, nous sommes le 25 décembre 2019. Pour la première fois, je viens seule ici. Je le fais car si je ne suis pas seule, je n'arrive pas à laisser les émotions surgir. Tout est édulcoré quand les gens sont là. Alors cette fois je vais les voir seule, ces femmes, toutes ces femmes de ma famille. Je passe chez la fleuriste. Sur le chemin, je passe devant la maison de mon arrière-grand-mère où je venais quand j'étais petite. On regardait la messe à la télé, on mangeait des papillotes et des clémentines, on regardait des photos. Aujourd'hui, c'est devenu un bureau de travail. C'est étrange, les endroits changent, on chasse des vies pour en construire d'autres au même endroit. Arrivée au cimetière, je parle beaucoup. Puis je vais me promener dans le village, je veux le redécouvrir. J'essaye d'entrer dans cette fameuse église mais elle est fermée. Peut-être c'est mieux ainsi. Je monte en haut du village, et je m'assieds sur un mur de pierre qui domine toute la campagne. Le silence. Le froid. Je suis seule. Tout le monde est en train de fêter noël, moi je suis en train d'essayer de fêter le retour de ma mémoire

Septembre 2020:

J'y arrive le matin. Je dois ensuite aller au 80 ans de mon grand-père. Je passe encore une fois chez cette fleuriste. Il fait beau, les gens sont à la terrasse du café de la place. C'est bizarre d'arriver dans un lieu qu'on associe tant à la tristesse, et en arrivant on voit que les gens y sont heureux, qu'il fait beau, qu'en fait ce n'est pas si triste. Je fais le trajet habituel à pied. Avant de poser les fleurs, je fais attention que tout soit propre : j'enlève les feuilles mortes, et les fleurs fanées. Puis je

m'assois, je pose ma main sur la pierre et je parle. Je pleure beaucoup ce jour-là. J'ai de la culpabilité, de la honte. J'ai vraiment l'impression de sentir quelque chose sous ma main, de sentir une force qui monte dans ma main mais qui affaiblit tout le reste de mon corps. Je ne tiens plus assise. Je m'allonge sur la pierre au milieu des fleurs et je remplis le silence. Je me laisse faire, ça fait mal. Je lui lis un poème, du moins je fais ce que je peux pour lire. Puis je dois partir car je vais être en retard auprès de ma famille. Je m'en veux de partir. Je me maudis de ne pas avoir le temps. Je lui promets de revenir plus tard et de passer une journée entière ici. En revenant dans ma voiture, je me remaquille dans mon rétroviseur pour ne pas arriver à l'anniversaire et être totalement défigurée.

Voici toutes mes réflexions personnelles. Voici la stricte vérité de ce que je ressens à cet endroit. Mon processus de vérité à commencer à s'enclencher ici. Essayer de parler aux morts, c'est avouer des choses. Avouer des peines et des angoisses qui ne sont pas très fondées ou pas rationnelles, mais qui sont quand même là. Cela donne des sujets : la culpabilité, la honte, l'oubli. Après ces moments, je suis retournée là-bas au mois de décembre 2020, et j'ai parlé beaucoup. Et j'ai fini par écrire ce que j'avais dit à ce moment-là. Ceci est la pure vérité. Voici mon monologue intérieur de ce 24 décembre 2020.

Décembre 2020 :

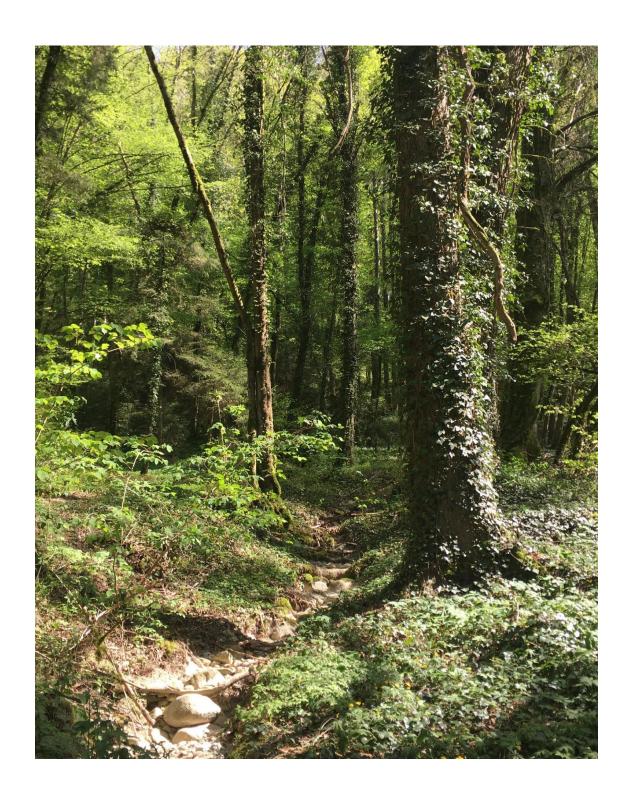
Je ne peux pas partir, je suis désolé. Ça fait 3 fois que je te dis que je vais partir mais je n'y arrive pas. Tu m'en veux si je pars ? Je te promets que je reviendrai demain et que rien ne pourra m'empêcher de revenir, il faut juste que j'arrive à me dérober de la famille. Non pas que je ne les aime pas hein d'accord, mais je dois juste faire en sorte de venir toute seule ici.

Papy va vouloir m'accompagner parce qu'il voudra sûrement te voir aussi, mais moi je préfère te voir seule, sinon je ne peux pas te parler. Quand je suis avec quelqu'un d'autre je ne peux pas te parler. Je ne peux pas m'assoir comme ça, je ne peux pas me coucher au milieu comme ça si je veux. Désolé aujourd'hui j'ai du mal à m'assoir avec toi, la pierre est tellement froide...elle me glace les mains dès que je les pose. On dirait que la mort est rependue partout dessus et dedans. Mais l'autre fois on était vraiment ensemble. Je ne sais pas pourquoi j'ai envie de me forcer à pleurer parce que l'autre fois j'ai tellement pleuré que je me suis sentie ouverte et avec toi. Là j'ai l'impression d'être toute fermée comme d'habitude, d'être aussi froide que la pierre que je touche. Mais je ne peux pas me forcer à pleurer. Si je me force, je te mens, et je ne veux pas mentir, à personne. Surtout pas à toi. Je ne fais pas trois heures de voiture pour venir te voir, et pour te mentir. Bon allez, je veux y aller, j'ai tellement froid, il pleut sur moi depuis 1 heure, mais je ne peux pas me décider à y aller, je suis désolé.

Je ne peux pas te quitter, ça me fait tellement de peine de te laisser ici toute seule. Dès que je m'éloigne, et que je vois que je m'éloigne, je ne peux pas continuer, je m'arrête. Je ne peux même pas me retourner parce que quand je me retourne alors je ne te vois plus, et alors j'ai déjà l'impression d'être partie. Et cette sensation est tellement insupportable, alors comme je sais que

tu es toujours dans mon dos, je me retourne une nouvelle fois pour te regarder et te parler. Et c'est au moins la 5 ou 6^{ème} fois que je le fais. Mais je ne peux pas me retenir. Mais pour m'en sortir, je me dis au bout d'un moment que je vais aller voir mon autre. Mon autre qui est là. Comme vous vous connaissez bien, tu ne seras pas vexé que je m'en aille et tu sauras que je ne suis toujours pas loin, que je reste là si jamais un problème arrive. Je pourrai peut-être t'entendre crier très profondément ou si jamais je sens que le vent change subitement ou que la pluie redouble de force, je m'inquiéterai et je reviendrai. Je dois te laisser le temps de me voir partir pour voir si tu ne réagis pas mal. Pour une fois, c'est moi qui dois m'occuper de toi. Je peux le faire maintenant. Ce qu'il me manque toujours c'est du temps. Je dis toujours que je resterai longtemps, toute la journée, et je n'arrive jamais à le faire. Je suis toujours en retard, et quand on est en retard on est un menteur, parce qu'on dit toujours aux autres qu'un jour on aura le temps / on trouvera le temps. Mais ce n'est pas vrai. Si on se sent vivre en retard, on sera toujours en retard pour les autres. Moi j'ai beaucoup de retard avec toi. Les routes ont toutes été bloquées pendant des années. Alors je me disais que bon, si les routes sont bloquées c'est que je ne peux pas y accéder. Je ne force pas les barrages, je respecte, et je ne vais pas chercher plus loin. Aujourd'hui, l'eau coule, il n'y a plus de résistance. Alors je dois prendre mes responsabilités, je suis grande maintenant, adulte comme on dit. Qu'est-ce que j'ai envie de raconter de moi ? de te raconter de moi ? Mes hontes, mon amour, mes regrets, mes culpabilités. Je te parle pour que tu me connaisses, me comprennes. Être une bonne personne c'est aussi oser dire la vérité même quand elle est inavouable. Je dis ça...J'ai honte de tant de choses. La honte me reste toujours, partout. J'ai honte face à toi aussi. Beaucoup. Et la pire honte qui m'est donné de ressentir face à toi, c'est celle de ne pas avoir de temps. C'est d'être en retard même face à toi, ou d'avoir froid par exemple. Là je ne suis pas en retard, mais j'ai froid. Et à cause du fait que j'ai froid, je ne peux pas rester. Mais ce n'est pas possible voyons, je ne vais quand même pas partir trop tôt parce que je n'arrive pas à tenir le froid. C'est honteux! Je dois ne pas ressentir autre chose que toi. Et ressentir le froid, c'est minable. Ça j'en ai honte. Être en retard comme je l'étais la dernière fois, c'est minable aussi. Je m'en veux d'être minable souvent, d'être petite, pas à la hauteur.

Partie II : Rouvrir une sensibilité



Deuxième lieu: La forêt entre les murs du ciel



Durant le 1^{er} confinement, je retourne chez mes parents, près de Annecy, pour une durée d'environ 2 mois. En France, on ne peut pas sortir à plus d'un kilomètre de chez soi, mais ma maison n'est pas en ville. Je commence à aller me promener dans une forêt près de chez eux : la forêt entre les murs du ciel (je l'ai baptisée ainsi). Je ne m'étais pas promenée depuis des années je pense. C'est-à-dire, ne rien attendre de plus qu'une balade. C'était presque difficile au début, j'avais l'impression que mon système de pensées était tellement habitué à la vitesse ou à l'efficacité, que se promener me paraissait être de l'ennui. Quand j'étais petite, je faisais beaucoup de balade (j'avais oublié ça, je ne m'en suis souvenue que très récemment), alors c'était comme retrouver une habitude perdue. Dans son livre <u>La Lenteur</u>, Milan Kundera dit : « Le degré de la vitesse est directement proportionnel à l'intensité de l'oubli. De cette équation on peut déduire divers corollaires, par exemple, celui-ci : notre époque s'adonne au démon de la vitesse et c'est pour cette raison qu'elle s'oublie facilement elle-même. Or, je préfère inverser cette affirmation et dire : notre époque est obsédée par le désir d'oubli et c'est afin de combler ce désir qu'elle s'adonne au démon de la vitesse ; elle accélère le pas parce qu'elle veut nous faire comprendre qu'elle ne souhaite plus qu'on se souvienne d'elle, qu'elle se sent lasse d'elle-même, écœurée d'elle-même ; qu'elle veut souffler la

petite flamme tremblante de la mémoire ». Je suis absolument d'accord avec cette deuxième partie de phrase. Je pense qu'en voulant oublier, je me suis mise en retard permanent, je me suis mise à aller vite partout et tout le temps. Ce qui a provoqué ces oublis. Mais je me dis aussi que la balade et l'ennui pourraient changer de statut et devenir des choses que j'aime. Et dans cette forêt, j'étais plus lente, et tout me surprenait, beaucoup. Les bruits, les couleurs, la température, l'humidité. C'est une sensation de faire partie d'un tout autre endroit. Comme d'être avec un corps entier qui se met à respirer, et qui accepte que j'y entre. A l'entrée de cette forêt, il y a comme une porte d'arbres c'est magnifique. Souvent, le soleil filtre à travers ce trou entouré d'arbre, on a l'impression que c'est un portail magique qui va nous aspirer. Ça c'est ce que je me raconte et je pense que c'est vrai. Là-bas, je regarde "d'un regard pour lequel le mot regarder est déjà trop fort regard merveilleux qui voit sans se poser de questions, qui voit, c'est tout - un peu comme deux choses qui se touchent - les yeux et l'image - un regard qui ne prend pas mais qui reçoit, dans le silence le plus absolu de l'esprit". Cette citation du roman Océan Mer, d'Alessandro Baricco exprime merveilleusement bien cela. J'avais l'impression de ne plus avoir à faire d'efforts, tout me parvenait, je n'avais pas à réfléchir car les sensations étaient fortes et elles adoucissaient mon cerveau. « C'est bien plus beau lorsque c'est inutile » dit Cyrano. Ces balades ne m'étaient d'aucune utilité première. Et j'y ai senti et vécu cent fois plus de choses que nulle part ailleurs. Dans le chapitre précédent, je parle de sentir la vie différemment en imaginant par exemple que les morts peuvent être vivants dans certains petits signes que nous interprétons comme étant des signes de vie, ou des éventuels messages que les morts tenteraient de nous faire passer. Ici, je parle également d'une sensibilité à une autre forme de vie. Il n'y a rien à construire, tout est déjà là. J'avais l'impression que je n'avais pas d'efforts à fournir et que tout allait si bien ensemble. La pensée est libre, le corps aussi, je chantais toute seule dans cette forêt et ma voix n'avait jamais été aussi claire. Elle se fondait avec ce qui m'entourait, pour la première fois de ma vie. C'est dire à quel point un lieu peut changer des choses. On ne va pas toujours dans des endroits qui nous conviennent, qui nous animent d'une quelconque manière. Souvent nous n'avons pas vraiment le choix, mais aussi souvent nous ne connaissons pas beaucoup d'endroits.

Un matin d'avril:

Je vais courir avec mes parents, et nous passons par cette forêt. Je ne m'étais encore jamais baladée ici. Nous y passons un moment, et quand nous en sortons, quand nous passons cette porte d'arbres pour re-rentrer dans le soleil, mon cœur commence à s'emballer, mon souffle devient très court. J'enlève mes écouteurs, je me mets en boule sur le côté, et je pleure. Cela a duré longtemps, et je ne sais pas pourquoi ça m'est arrivée. Je n'avais pas réellement pleuré depuis des années.

Un autre matin d'avril :

Je retourne courir là-bas toute seule, pour voir. Mais au bout d'un moment (et peut-être aussi par flemme, qui sait), je prends un petit chemin qui dévie de la route principale et qui mène à une sorte de petite crique où l'eau coule et où les troncs d'arbres sont en travers du chemin, de sorte que je ne pouvais plus avancer. Je me suis assise sur les troncs, et j'ai écouté en boucle une musique : Across the Univers, des Beatles :

Les mots s'écoulent comme une pluie sans fin dans une coupe en papier. Ils ondulent alors qu'ils passent, ils disparaissent dans l'univers. Des bassins de regrets, des vagues de joie flottent au travers de mon esprit ouvert, me possédant et me caressant. Toute gloire au maître divin. Rien ne changera mon monde, rien ne changera mon monde. Des images de lumière vacillante qui dansent devant moi tel un million d'yeux m'appellent encore et encore à travers l'univers. Des méandres tel un vent sans repos dans une boîte aux lettres. Elles dégringolent aveuglément comme elles sont leur chemin à travers l'univers. Des bruits de rires et les ombres de la Terre sonnent au travers de ma vue ouverte, m'incitant et m'invitant. L'amour sans limite et immortel qui brille autour de moi comme un million de soleils, m'appellent encore et encore à travers l'univers.

Un autre autre matin d'Avril:

Ici, on ne se sent pas oublier des autres, car on se sent exister. Ici, on n'a pas envie de ressembler aux autres. Ici, on a envie de mener d'autres combats. Qui penchent plus pour la paix que pour la guerre. Alors que pourtant, on est traversés par tous plein de sentiments aussi difficiles. Mais on n'a jamais envie de détruire ce qui nous entoure, car ce qui nous entoure nous aide.

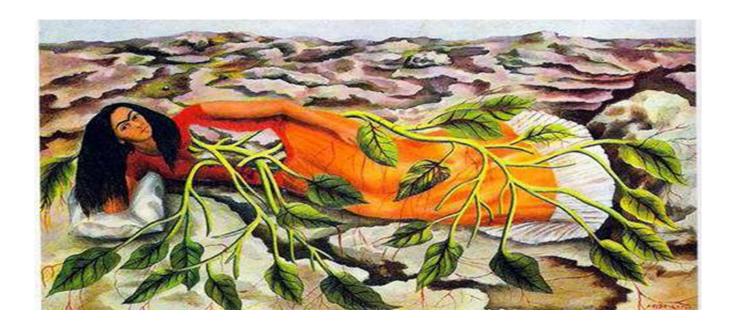
C'est une petite note que j'ai prise en étant là-bas. Cet endroit c'est la paix, pour moi c'est la paix. On ne peut vouloir de mal à personne (et à soi-même non plus) en y vivant de temps à autre.

Voici encore mes quelques réflexions sur ce lieu. Très calmes en général, sauf la première. Et voici maintenant le monologue intérieur d'une autre fois où j'y suis allée.

<u>Un matin de septembre :</u>

Je te salue toujours avant d'entrer, et aujourd'hui j'espère que tu me protègeras car on m'a annoncé que c'était la chasse. Certaines personnes se sont fait tuer ici à cause de la chasse. J'ai mis mon manteau rouge et mon bonnet blanc pour être visible mais on ne sait jamais ce qui peut passer par la tête d'un chasseur. Je marche alors, en me sentant comme une cible. C'est étrange, je me suis toujours sentie à l'abri dans cet endroit et c'est la première fois que je doute. Mes pieds avancent comme si je tâtonnais, c'est-à-dire qu'ils avancent à reculons. Il a beaucoup plu. Tout est humide et glissant. La mousse sur les arbres est vert clair et éblouissante, les feuilles orange et ternes. J'avance avec moi-même, je me tire en avant. Je me force à ne pas avoir peur car après tout, la probabilité qu'un chasseur tombe sur moi est plutôt faible. J'ai les yeux ouverts seulement pour voir mais très peu pour sentir. Pour signaler mon

existence humaine, je chante à haute voix. Un animal chante, un oiseau par exemple, mais pas comme moi. J'aime chanter dans la forêt car il y a de la place, c'est vaste. Le son se perd et peut-être que personne ne l'entendra. Je connais ce chemin par cœur. Il y a cet endroit que j'affectionne tout particulièrement, et celui-ci où coule la rivière. Je m'arrête et écoute l'eau qui s'écoule. C'est bouleversant, parce que c'est simple. La simplicité est inépuisable, la simplicité renonce à l'immensité. Elle m'interdit tout mensonge, c'est pour ça que je viens ici. Tout est simple et le mensonge n'y a pas sa place. Mais je prends tout de même un petit risque aujourd'hui. Mon objectif est clair, je dois arriver à ma petite crique. L'endroit de la parole de l'eau. J'y arrive. A elle aussi, je m'excuse de ne pas être venue depuis tant de temps. Et voici que la vérité sort de ma bouche comme si elle n'était pas dur à dire. Et voici que je quitte ma peau de serpent pour que ma chair soit à vif et qu'elle se fasse soigner par cette eau. Bénite. Je veux rester des heures, je ne veux pas remonter, refaire surface. J'aimerai m'enfoncer dans la mousse. Ici, je n'ai plus d'obligations, de devoir d'être, d'obligation d'explication, de regards inquiets ou inquisiteurs. Ici, je peux dire tout ce que je veux sans qu'on me regarde. On me répond par des sens et pas par un regard, et ça me plaît. Je résonne ici. Je me rends totalement. Je n'ai pas peur de moi. Les arbres n'ont pas peur de moi. Ce que je dis en cet endroit, moi je le sais déjà, mais en le disant, là, j'ai l'impression que le monde va enfin tout savoir. En réalité, si je n'ai pas envie de remonter à la surface, c'est parce que ce qui a été dit au ruisseau reste au ruisseau. Rien ne sortira jamais d'ici. La vérité restera étouffer sous la verdure de cette forêt, et ne ressortira pas.



Partie III : Rouvrir une imagination



Troisième lieu : le café au bord du train



Dans la continuité de ce chemin de forêt dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, m'est apparu un autre lieu que j'ai nommé le café au bord du train. Après 40 minutes de balade en forêt, les arbres s'ouvrent et nous laissent arriver en cet endroit. Sur la photo, vous pouvez voir la baraque qui est le café lui-même. Sur la droite : les chaises, les tables, et le terrain de pétanque qui constitue cet endroit de retrouvaille. Juste derrière, il y a la ligne de chemin de fer qui passe. Le train n'y passe plus depuis des années mais les rails sont toujours là, et quand on suit les rails, on les voit s'enfoncer entre les montagnes, et passer une porte du soleil, où le soleil tape si fort qu'on ne voit qu'une grosse lumière blanche, comme si le train qui passait là pouvait s'évanouir et passer de l'autre côté dans un autre monde. Tous les lieux dont je parle dans ce mémoire contiennent des portes comme celle-ci.

Pendant le confinement, je vais donc souvent me balader par là-bas aussi. Evidemment, le café est fermé et l'endroit est toujours désert. Mais je peux donc m'assoir sur les chaises ou sur la balancelle qui est sur la terrasse. Cet endroit me fait rêver. On entend le grondement de l'eau car en-dessous il y a les gorges du Fier, elles sont inaccessibles en cette période mais on entend l'eau qui s'agite et qui se fracasse contre les gros rochers. C'est comme un grondement sourd, mais on est trop loin pour que ce soit impressionnant. Alors ça berce presque. Il y a encore les barrières qui servent à couper la route si le train arrive, il y a une autre petite cabane et un téléphone fixe à

côté comme si un chef de gare était encore ici pour s'assurer du bon déroulement du passage du train. Tout est abandonné, mais tout est là, resté tel quel. En restant quelques heures et à plusieurs reprises là-bas, je commence à me dire que j'aime vraiment cet endroit. C'est magnifique, c'est comme si la part de l'homme et la part de la nature étaient pour une fois égale, comme si personne n'avait « domestiqué » l'autre et que les deux cohabitaient avec respect. Le décor est beau, ou peut-être qu'il n'est pas beau mais il me plaît, je ne saurai pas dire exactement pourquoi. Il est un lieu de vie. Alors je m'imagine. J'ai envie d'inventer des histoires, qui se passeraient ici. J'ai envie d'écrire sur cet endroit, j'ai envie d'imaginer que cet endroit puisse vivre dans mes rêves, dans mon écriture.







Un après-midi:

Je suis assise sur la balancelle, une musique dans les oreilles. C'est la bande originale du film Manon des Sources, à l'harmonica. J'écris sur mon carnet : Un de mes plus grands rêves est de pouvoir jouer pour de vrai cette musique à l'harmonica. Je serai assise, et je pourrai jouer ça ici. J'ai acheté un harmonica durant le confinement, et je me suis un peu entraînée. Je ne suis pas très douée c'est sûr.

Cette musique est magnifique. Dans ce film, les personnages sont très liés à l'endroit où ils habitent, car c'est là où ont habités tous leurs ancêtres, et c'est aussi leur source de revenu puisqu'ils y font pousser des fleurs qu'ils vont ensuite vendre. Ils sont donc liés à leur Terre et c'est une question de vie ou de mort. Je me dis que beaucoup d'œuvres que j'aime traitent de ce sujet-là. J'ai toujours beaucoup aimé les œuvres de Steinbeck, Les raisins de la colère est mon livre préféré, je lis un passage à ce moment-là : « Un homme. Une famille chassée de leur terre ; cette vieille auto rouillée qui brimballe sur la route dans la direction de l'ouest. J'ai perdu ma Terre. Il a suffi d'un seul tracteur pour me prendre ma terre. Je suis seul et je suis désorienté. Et une nuit une famille campe dans un fossé et une autre famille s'amène et les tentes se dressent. Tel est le nœud. Vous qui n'aimez pas les changements et craignez les révolutions, séparez ces 2 hommes accroupis ; faites-les se haïr, se craindre, se soupçonner. Voilà le germe de ce que vous craignez. Voilà le zygote. Car le « j'ai perdu ma terre a changé » ; une cellule s'est partagée en 2 et de ce partage naît la chose que vous haïssez : « Nous avons perdu notre Terre ». C'est là qu'est le danger, car deux Hommes ne sont pas si solitaires, si désemparées qu'un seul. Et de ce premier « Nous » naît une chose encore plus redoutable : « J'ai encore un peu à manger » plus « Je n'ai rien ». Si ce problème se résout par « Nous avons assez à manger » la chose est en route, le mouvement à une direction. La nuit tombe. Le bébé à froid. Tenez, prenez cette couverture. Elle est en laine. C'était la couverture de ma mère...prenez-la pour votre bébé. Voilà ce qu'il faut bombarder. C'est le commencement...du « Je » au « Nous ». Ce passage, je le relis en boucle depuis des années, car je crois que mon désir à moi est exprimé à la fin de cette citation : passer du Je au Nous. Et je me dis que tout le chemin intérieur que je fais, et que je suis en train de vous faire lire, me servira (je l'espère) à être moins préoccupée. Toute cette démarche est assez autocentrée, j'en ai réellement conscience. Mais je l'accepte en me disant que cela est peut-être nécessaire, je pense : on ne peut se détacher de soi-même que lorsqu'on a résolu certaines choses. Je dois faire mon travail, et ce travail fait partie de mon travail. Ainsi, peut-être serai-je plus capable à l'avenir d'être là pour les autres, et dans ma création de pouvoir créer avec mes propres histoires sans que ce soit douloureux.

Un autre après-midi d'avril :

Je suis encore assise sur la balancelle. J'écoute C'est beau la vie, une chanson de Jean Ferrat. Le dernier couplet dit : pouvoir encore te parler, pouvoir encore t'embrasser, te le dire et le chanter, que c'est beau, c'est beau, la vie. J'adore cette chanson, elle me rend heureuse et je le suis dans cet

endroit. Il y a une maison juste en face de moi, qui est située de l'autre côté du chemin de fer. Tout à coup la porte s'ouvre, un garçon sort avec un sac plastique, sûrement pour sortir la poubelle je me dis. Il me regarde et s'arrête, je le fixe aussi. Nous restons quelques secondes puis il part. Je me dis subitement que cela fait très longtemps que je n'ai pas vu une nouvelle tête. Il s'est peut-être demandé ce que je faisais-là. J'étais heureuse juste avant, et maintenant que je ne le vois plus, je me dis que, en fin de compte, je me sens seule en ce moment. Je ne vois plus personne. Et je ne suis amoureuse de personne à ce moment-là. La solitude tout à coup m'envahit, et voilà que ce lieu si joyeux se teinte soudainement d'une autre couleur, il devient triste.

C'est ici que je commence à écrire ce monologue intérieur. Le voici :

Je peux t'aider à porter ta poubelle ? Ou bien peut-être ce n'est pas une poubelle, peut-être que tu as fourré ta tenue de plongée dans ce sac. Au loin, j'entends le grondement de l'eau. Où vas-tu? Est-ce que je pourrai venir avec toi ? Je suis seule. Mais j'aimerai bien essayer de faire autrement. Alors est-ce que je pourrai m'attacher à toi ? Je te suivrai de loin, je descendrai avec toi dans la fraîcheur des rochers. Je me mettrai enfin à l'ombre d'un grand roc, et plus personne ne pourra me voir. Même toi tu ne me verrais pas peut-être, je serai si petite que tu ne saurais pas me distinguer. Comme les chasseurs. Je ne veux pas remonter, je veux rester ici. On pourrait se connaître ? Mieux ? Acheter cette maison tiens si tu veux et faire un jardin ? Je ne sais même pas jardiner, mais je pourrais apprendre. Je changerai. Je veux changer. Permets qu'on se rencontre et que je change. Je n'attends que ca. Les rencontres dans ce genre d'endroit ne sont pas anodines, surtout en ce moment. Je ne suis pas une rodeuse, je n'espionne personne, je cherche mon endroit. C'est comme si je cherchais un appartement. Mais sois sans crainte, je ne viendrai jamais te parler, et je me déteste de dire ce que je suis en train de dire. Ca veut dire que j'ai peur, j'ai tout le temps peur. Bon sang! J'ai peur de moi-même et des autres, mais c'est à me rendre folle! Je suis dans la politique du zéro risque, je me suis inventée ça pour moi. Moins je tente de choses, et plus je suis sûr de ne pas essuyer d'échec. C'est prouvé, ma vie depuis de nombreuses années ressemble à ce schéma-là. Qu'est-ce que je pourrai te dire ? Je ne sais pas, j'ai assez à faire avec mon entourage. Comment pourrai-je assurer le dialogue avec une inconnue ? Et puis à quoi bon, j'ai tellement peur d'apprendre quelque chose de nouveau, et alors je me sentirai si bête car oui je ne connais pas tout. Mais comment puis-je rester interdite face à quelqu'un, ça veut tout dire rester interdit. Interdit. C'est moi bonjour. C'est interdit de faire ça. Et j'oses dire ça, face aux montagnes ? Je vais murmurer une chanson, et si tu l'entends et que tu me regardes, alors je viendrai te parler :

Les mots s'écoulent comme une pluie sans fin dans une coupe en papier. Ils ondulent alors qu'ils passent, ils disparaissent dans l'univers. Des bassins de regrets, des vagues de joie flottent au travers de mon esprit ouvert, me possédant et me caressant. Toute gloire au maître divin. Rien ne changera mon monde, rien ne changera mon monde. Des images de lumière vacillante qui dansent devant moi tel un million d'yeux m'appellent encore et encore à travers l'univers. Des méandres tel un vent sans repos dans une boîte aux lettres. Elles dégringolent aveuglément comme elles sont leur chemin à travers l'univers. Des bruits de rires et les ombres de la Terre sonnent au travers de ma vue ouverte, m'incitant et m'invitant. L'amour sans limite et immortel qui brille autour de moi comme un million de soleils, m'appellent encore et encore à travers l'univers.

S'inventer comme un personnage

Les monologues intérieurs et le paysage, d'après Krystian Lupa

« L'écriture est aussi un outil pour communiquer avec son âme, avec son imagination, ce n'est pas une façon de pratiquer la littérature mais d'attiser le feu de son imagination. »

Krystian Lupa

Pour l'écriture de cette courte partie, je me base sur un entretien entre le metteur en scène polonais Krystian Lupa et le journaliste Jean-Pierre Thibaudat. Dans cette entretien, M. Thibaudat pose beaucoup des questions à K. Lupa sur sa méthode de création, et de direction d'acteurs. Krystian Lupa à mit en place une méthode très précise pour aider ses acteurs à travailler dans le sens qui l'intéresse lui, et pour se faire il a défini 2 notions de travail essentielles pour lui : le paysage et le monologue intérieur.

Le paysage, c'est comme une imagination active, préalable au geste de l'acteur, avant qu'il ne s'exprime. Il doit exister avant les mots. Selon Lupa, si un acteur parvient à s'exprimer réellement, c'est que son paysage (préexistant) lui permet de prendre la parole. Comme s'il y avait quelque chose en lui qui se transforme en geste parole et cela, c'est son désir, son imagination.

Je parle de cette notion de paysage, car c'est ce que j'ai essayé de faire précédemment. Toute ma démarche a été de me constituer mon propre paysage. Toutes les démarches que j'ai faites précédemment, c'est pour arriver à cerner mon paysage, que je ne connaissais pas. K. Lupa parle de tout ce travail à faire en tant qu'acteur, mais pour ma part quand j'ai lu son livre, j'ai été très troublée car je me suis dit que ce travail qui n'est normalement pas destiné à la vie réelle, pourrait me servir à moi dans ma propre vie. Ceci afin de tendre vers la dernière partie de mon mémoire, qui s'intitule, trouver ses obsessions. Le paysage c'est le désir et l'imagination qui existent quoiqu'il arrive. Toute ma démarche précédente était de me créer tout ce paysage pour moimême. Car comme le dit Lupa, sans paysage, nous pouvons être bon, mais totalement vide. Ce qui se vérifie pour un personnage, se vérifie aussi pour moi-même. Sans paysage, je ne peux pas exister sensiblement. J'aurai donc été dans la vie aussi vide qu'un personnage sans paysage ? Peut-être oui. Mais je me disais donc, que pour être à la hauteur d'un temps de création d'un mois seule, je dois avoir constitué ce paysage qui est le mien. Et apprendre mon propre paysage me donnera accès à mon désir et à mon imagination, et pourra ensuite m'amener à constituer un personnage de la même manière que je me suis constituée.

Le monologue intérieur, « écrire un monologue, c'est expérimenter à la fois un chemin et une technique de l'inspiration, c'est comme entrer dans un jardin et décrire ce que nous y voyons. Il y a beaucoup de sentiers dans ce jardin. Si nous longeons la clôture, nous ne verrons pas la tonnelle mais nous occuperons des orties qui poussent là. Si nous traversons le jardin jusqu'à la tonnelle, nous allons nous occuper d'elle et nous ne saurons rien sur l'existence des orties. Ainsi, au

fur et à mesure que l'on écrit le monologue, on explore divers chemins et l'on acquiert différentes choses dont nous ne prendrions jamais conscience par la seule analyse de la situation. »

Après avoir tenté de me constituer un paysage, je me suis mise à écrire mes propres monologues intérieurs. Pour continuer dans ma quête de désir, j'ai commencé à écrire dans ces 3 lieux dont je vous ai parlé. Evidemment, Lupa parle dans cette citation d'une écriture de monologue intérieur basée sur un texte déjà existant. Ce qui n'est pas mon cas. Mais j'ai écrit pour, comme il dit : « entrer dans un jardin et découvrir ce que nous y voyons ». Ces 3 lieux étaient 3 jardins, j'y entrais en essayant de suivre le fil de mes pensées et de ce que j'y voyais. Evidemment, j'écrivais chaque jour des choses différentes. Comme il dit, on ne suit jamais exactement le même chemin même si on fait la même balade. Nos yeux sont ailleurs, notre tête n'est plus la même que la veille, tout a changé, et donc toute l'écriture change aussi. Pour ma part, dans ce travail que j'ai fait pour moi, le texte c'était moi. C'est-à-dire que j'essayais de lire entre mes propres lignes. Et ce sont ces 3 lieux qui m'ont permis de le faire.

Pour continuer dans ce lien que j'opère entre ma propre création et la création d'un personnage, Judith Weston, qui est une coach américaine qui travaille avec les plus grands acteurs et réalisateurs hollywoodien, dis quelque chose qui m'intéresse. Elle travaille avec ces personnes pour explorer toutes les dimensions d'une œuvre ou d'un personnage, pour que se révèle le vrai désir de l'acteur/réalisateur pour son objet de création. Et dans sa technique de travail, elle raconte qu'elle essaye toujours de mettre en lien ses propres anecdotes de vie avec le texte. Ainsi, elle montre à la personne qu'elle coach que selon elle, le travail se situe à l'endroit du lien que chacun fait entre ce qui est écrit du personnage et ce qu'il/elle a vécu(e)/rencontré(e) dans sa propre vie, et qui pourrait faire penser à la situation du personnage. Mais je me disais que pour parvenir à faire cela, il faut déjà être très connecté à soi-même : avoir des souvenirs, être capable d'être sensible à beaucoup de choses que l'on voit partout et tout le temps, être vivant tout simplement. Elle dit qu'elle voit le cerveau comme divisé en 2 parties : le cerveau gauche plus intellectuel, et le cerveau droit plus émotionnel. Et selon elle, pour être artiste créateur, il faut pouvoir connecter les deux. Et encore une fois, comme avec Lupa, je m'applique encore plus ces conseils à moi-même qu'à mon travail. En faisant, toute cette démarche personnelle, je crois que c'est ce que j'ai essayé de faire. « It's all about becoming yourself ». La clef est là selon elle, que notre travail personnel est forcément en relation avec notre travail d'artiste créateur.

Ma question est aussi : comment avoir une vie créatrice ? Je ne parle même pas du fait d'être comédienne. Bien sûr que la création en tant que comédienne me passionne, mais ce que je veux avant tout, c'est avoir une vie quotidienne qui soit créatrice. J'entends par là inventer sa vie, inventer sa PROPRE vie. Ne pas rester dans le sillon des choses que l'on m'a appris, des choses que je connais par héritage. Prendre son indépendance de pensée et donc de création. Mais pour cela, j'ai eu le sentiment au cours de ce travail que je devais d'abord passer par mes propres étapes personnelles, accepter certaines choses, pour pouvoir ensuite m'en libérer, et penser à d'autres. Judith Weston dit également qu'il ne faut pas penser le fait de jouer comme un service fait à soimême, mais comme un cadeau à faire pour quelqu'un. J'aime bien cette idée, et j'y crois. Penser

comme cela rend tout beaucoup plus fort et beaucoup plus beau. Seul, on ne peut pas penser le monde c'est évident. Et c'est ce qui différencie le travail personnel du travail tout court. Maintenant, je vais donc basculer dans cette étape qui consiste à parler de mon travail et non plus de mon travail personnel. Maintenant que j'ai réalisé cette première étape de travail personnel, je peux passer au travail plus artistique. Toutes ces choses à moi, je peux les garder comme mon paysage, puis commencer à écrire pour d'autres raisons que pour me résoudre. La partie qui suit concernera ce début de travail là, qui sera donc les prémisses de réflexion pour mon travail de solo.

Partie IV: Trouver l'obsession



(Idée, image qui s'impose à l'esprit sans relâche)

La séparation

« Le moment où l'on se retrouve et celui où l'on se sépare sont les deux plus grandes époques de la vie, comme dit le grand livre du Zend », <u>VOLTAIRE</u>, Zadig, 18.

A travers tout ce chemin intérieur que vous avez lu précédemment, je cherche à trouver ce qui est au fond de moi et qui me restera peut-être toujours comme quelque chose d'irrésolu. Je veux créer à partir de questions sur un sujet qui m'appartient. Après tout ce travail, je pense avoir trouvé une de mes véritables obsessions : La séparation.

Pour illustrer ce propos, je vais me baser sur quelques exemples de films qui m'ont aidé à réaliser cela. J'ai regardé plusieurs films du réalisateur Ken Loach, ces derniers temps et le premier film qui m'a beaucoup interpellé est « Ladybird Ladybird ». Ce film est basé sur l'histoire véridique d'une femme à qui les services sociaux enlèvent régulièrement ses enfants, parfois même dès leur naissance. Ce qui m'intéresse dans ce film est le cercle vicieux, l'engrenage infernal dans lequel se trouve Maggie, le personnage principal : Maggie voit rouge parce qu'on lui prend ses enfants ; mais si on lui retire la garde, c'est précisément parce qu'elle n'arrive pas à se contrôler. Ce qui m'attire dans cette histoire tout d'abord, c'est la séparation qui rend fou. Cela m'intéresse parce qu'en regardant ce film, j'ai l'impression de voir un autre « traitement » de ce sujet. J'ai parlé de ma manière d'avoir géré ma propre séparation, et dans ce film, on voit un exemple tout autre de réaction contre la séparation.

Mais il y a également une autre dimension, une dimension sociale qui est intrinsèque aux films de Ken Loach, et qui m'intéresse beaucoup. Il met toujours en scène des femmes et des hommes qui ont des conditions de vie très précaires, et j'ai l'impression qu'il montre comment le contexte économique et politique de l'époque influe sur les relations entre les gens, et parfois à l'intérieur des familles mêmes. Et ce point-là est important pour moi : les relations sentimentales quelles qu'elles soient sont extrêmement perturbées par des facteurs économiques et politiques. Et de ces problèmes de société, dérivent toutes sortes de séparation entre les êtres humains qui vivent dans ce système.

J'ai ainsi pensé que cette histoire ressemble beaucoup à celle que j'avais écrite pour mon solo de rère année, alors que je ne connaissais pas l'existence de ce film. Pour ce travail, j'avais écrit à partir de Woyzeck, de Georg Büchner. J'avais développé et imaginé une vie au personnage de Marie, la femme de Woyzeck qui est assez peu présente dans l'histoire. Et je m'étais justement accrochée à la relation très forte qui est écrite entre elle et son enfant. J'avais donc imaginé cette situation : Marie s'est vu retirer la garde de son enfant à cause des dires de ses voisins, dans un moment de choc elle tente de se suicider sans y parvenir. Quelques jours plus tard, elle organise une réunion

pour essayer de se rallier avec tous les voisins qui veulent encore lui parler pour aller à l'audience avec le juge et prouver qu'elle a la capacité de s'occuper de son enfant. Car pour elle, il n'y a que ça qui compte. C'est un combat où il est question de vie ou de mort. J'avais donc déjà essayé d'explorer ce sujet-là, de manière instinctive, sans avoir toute la réflexion que je développe dans ce mémoire. Ce qui me fait réaliser que c'est quelque chose qui est assez ancré en moi, puisque 2 ans plus tard, je recommence à réfléchir autour du même sujet qui ne m'a toujours pas quitté. Et même il m'est encore plus présent.

Je m'interroge : Que se passe-t-il si l'on vit pleinement une séparation ? Si l'on n'essaye pas d'aller vite ailleurs et d'oublier ? Moi j'étais enfant et je me suis coupée de toute sensation car j'étais trop petite. Mais quand on est plus grand, « adulte », comment est-ce qu'on vit ça ? C'est comme si je souhaitais explorer cette notion de séparation mais d'un autre point de vu. Avec l'exemple du film de Ken Loach, je prends le point de vu d'une mère, mais il y a encore beaucoup d'autres points de vu qui m'intéresseraient. Après tout ce travail, je peux dire que ce sujet est une obsession et je sais que je dois travailler avec. Je veux créer à partir de ça.

Actuellement nous sommes en stage avec le réalisateur Fréderic Fonteyne, et je joue un personnage qui est également dans cette situation, de s'être fait retirer la garde de sa fille. Et cela me fait un flash énorme soudainement, à quel point cela me touche, beaucoup plus que toutes les autres fictions que je pouvais imaginer. On créer avec ses obsessions : Martin Scorsese disait que lui avait toujours traité le même sujet avec des angles différents. Eh bien c'est ce que je veux essayer de faire.

Maintenant que j'ai commencé à travailler concrètement sur mon solo, je peux en dire un peu plus sur ma source d'inspiration principale. C'est encore un film de Ken Loach, qui est : Cathy come home. Un téléfilm qu'il avait réalisé en 1966 pour la télévision anglaise. On suit l'histoire de Cathy et Reg, un jeune couple qui s'installe à Londres, à une époque où il y a une crise du logement très forte. Au début, tout se passe plutôt bien pour eux. Ils sont très amoureux, ils ont des revenus modestes mais ils parviennent à vivre comme ils le veulent. Puis Cathy tombe enceinte et Reg a un accident du travail. Et à partir de là, c'est la descente aux enfers : l'argent devient un problème quotidien, ils ont 3 enfants, et se font très régulièrement expulsés de leurs logements faute d'argent. Tout au long du film, on assiste à leur combat pour garder un logement décent pour leur famille. Le lien amoureux de Cathy et Reg est très fort, et c'est cela aussi qui me plaît. Mais on voit qu'à l'usure, les problèmes les éloignent un peu l'un de l'autre, et à la fin, Reg est parti dans une autre ville pour trouver un travail, et Cathy se retrouve seule avec ses enfants, dont on fini par lui enlever la garde car elle ne trouve plus d'endroits où loger. Le cercle infernal dans lequel ce couple se retrouve est ma base de travail pour le solo. Tous les sujets qui m'intéressent sont présents dans cette histoire : la séparation (amour et enfant), le lien à des lieux qu'on est obligés de quitter, l'insécurité permanente dû à la précarité.

Conclusion

Avec ce travail de mémoire, j'ai cherché à inventer mon propre processus de recherche d'un sujet obsessionnelle. Je suis passée par beaucoup d'étapes différentes, mais finalement, je reviens un peu à mon sujet de base qui est LA SEPARATION. Je ne peux pas encore m'en détacher car je ne l'ai pas assez traité, décortiqué. Et je crois que je suis heureuse d'avoir commencé en rère année avec un solo qui partait là-dessus et de finir ces 3 ans en reprenant ce même sujet, et en voyant comment, grâce à un travail plus approfondi, je peux le traiter différemment. Notre vie nous accompagne tout le temps que nous créons, nous ne pourrons pas nous en détacher pour ce genre de travail. Alors j'ai essayé de poursuivre ma propre vérité de partout, pour avoir la certitude de ce que je veux faire. C'est cela aussi « faire un choix ». C'est savoir se sonder et choisir. Et il faut être sûr car après, on part à l'assaut d'un sujet qui nous est cher, et on ne peut pas mentir avec ce genre de choses. Pour maintenant je crois avoir trouvé, ce qui m'est plus que nécessaire. Ce sera autour de « la séparation », je ne dirai rien sur la forme, car tout est en cours de création, mais je sais au moins une chose.

Tous ces lieux explorés m'ont aidé à faire mienne cette séparation : à recouvrir des sens et des sensations que j'avais perdu à cause de ça. Ils m'ont aidé à réparer. Et le temps aussi, c'est pourquoi j'ai cité dans cet écrit « La Lenteur » de Milan Kundera. Le temps fait les choses, et surtout le temps que l'on prend pour les faire. Vitesse rime avec oubli, cela je l'ai découvert par écrit et ça m'a étonné comme c'était vrai dans mon cas. Ces lieux m'ont aidé à être plus lente et donc à trouver mon vrai désir, ma vraie obsession.

Bibliographie

LIVRES:

- <u>La lenteur</u>, Milan Kundera, édition folio, 1995
- Les attaques de la boulangerie, Haruki Murakami, édition belfond, 2012
- Sorcières, Mona Chollet, Editions La Découverte, 2018
- Comment la terre s'est tue, David Abram, Editions La Découverte, 2013
- <u>Les raisons de la colère</u>, John Steinbeck, Edition folio, 1939
- <u>Le dépaysement</u>, Jean-Christophe Bailly, Edition Points, 2011
- Océan Mer, Alessandro Baricco, Edition folio, 1993
- La sauvagerie maternelle, Anne Dufourmantelle, Edition Calmann-Lévy, 2001
- <u>Krystian Lupa</u>, Entretien avec Jean-Pierre Thibaudat, Edition Actes Sud-Papiers

FILMS:

- A l'est d'Eden, Elia Kazan, 1955
- Manon des sources, Claude Berri, 1986
- <u>Jean de Florette</u>, Claude Berri, 1986
- <u>Princesse Mononoké</u>, Hayao Miyazaki, 2000
- Polisse, Maïwenn, 2011
- Kramer vs Kramer, Robert Benton, 1979

FILMS DE KEN LOACH:

- Cathy Come Home, 1966
- <u>Ladybird Ladybird</u>, 1994
- <u>My name is Joe</u>, 1998
- <u>La part des Anges</u>, 2012
- I, Daniel Blake, 2016

<u>ARTISTES PEINTRES</u>:

- Frida Kahlo
- Edward Hopper
- Odilon Redon
- Katsushika Hokusai